# Mon humanité

Culture générale · mis à jour le 2026-11-09

Version de travail (statut : brouillon)

## Plan court

**Problématique.** Mon humanité est-elle un bien que je possède et que je peux perdre, une identité que je suis, ou une tâche qui ne m'appartient pas tout à fait, puisqu'elle passe par les autres ? Le possessif dit-il une propriété ou une responsabilité ?

- I. « Mon » dit d'abord une possession : une humanité qu'on peut perdre.
  1. Mon humanité tient tant que quelque chose la tient.
  2. On peut garder ses bagages et perdre son humanité.
  3. Mon humanité est un titre que les autres peuvent me contester.
- II. Mais le possessif trompe : ce qui est « mien » n'est pas « moi », et mon humanité passe par les autres.
  1. Ce que j'appelle mien est justement ce qui n'est pas moi.
  2. Mon humanité a d'autres propriétaires que moi.
  3. Ce que je crois le plus mien est ce que mon époque a mis en moi.
- III. « Mon humanité » est une tâche et une responsabilité : ce qui m'est confié, non ce que je possède.
  1. Mon humanité n'est pas mon bien, c'est mon chantier.
  2. Mon humanité commence quand mon bonheur cesse de me suffire.
  3. Mon humanité, c'est ce dont je réponds.

## Introduction

**Accroche.** Durkheim remarque que nous aimons nous croire propriétaires de nos idées, alors que notre manière de penser et de sentir nous vient de la société : nous sommes, dit-il, « locataires d'idées » (cours). Si même mes idées ne sont pas à moi, qu'en est-il de mon humanité ? Le possessif du sujet est peut-être une illusion.

**Analyse des termes.** Le sujet tient dans le possessif. « Mon » peut dire la possession (ce que j'ai, et que je peux donc perdre ou défendre), l'appartenance (ce dont je fais partie : mon pays, mon humanité comme le genre humain dont je suis membre) ou l'identité (ce que je suis : mon humanité comme ce qui fait de moi un homme). « Humanité » oscille ici entre la qualité (ma manière d'être humain, ma bienveillance, ma dignité) et l'appartenance (ma part du genre humain). Le piège : traiter le sujet comme « l'humanité » en oubliant le possessif, ou prendre le possessif pour argent comptant, alors que Platon distingue précisément ce qui est à moi de ce que je suis.

**Problématique.** Mon humanité est-elle un bien que je possède et que je peux perdre, une identité que je suis et que rien ne peut m'ôter, ou une tâche qui ne m'appartient pas tout à fait, puisqu'elle passe par les autres et que je la dois autant que je l'ai ? Le possessif dit-il une propriété ou une responsabilité ?

**Annonce.** Nous verrons d'abord que « mon » dit une possession, et que le corpus montre une humanité qu'on peut perdre (I). Nous montrerons ensuite que le possessif trompe, parce que ce qui est mien n'est pas moi, et que mon humanité a d'autres propriétaires que moi (II). Nous verrons enfin que « mon humanité » désigne une tâche et une responsabilité : ce qui m'est confié plutôt que ce que je détiens (III).

## I. « Mon » dit d'abord une possession : une humanité qu'on peut perdre

### I.1 Mon humanité tient tant que quelque chose la tient

**Thèse**

Si mon humanité est un bien, c'est un bien que je ne tiens pas seul : elle est entretenue par la présence des autres, et elle se défait dès qu'ils manquent.

**Explication.** On parle de « mon humanité » comme de « ma santé » : une chose qu'on a et qu'on peut perdre. Mais ce bien a ceci de particulier qu'il n'est pas en moi. Il est tenu par la foule de mes semblables, qui me parlent, me regardent, me corrigent. Un homme seul le voit tomber avec son visage, et il découvre qu'il n'existe que par les autres.

**Corroboration.** Tournier, *Vendredi*, chapitres III, IV et VI. Chaque homme porte « un fragile et complexe échafaudage d'habitudes » formé par « les attouchements perpétuels de ses semblables » (p. 53). Le visage de Robinson s'éteint, parce qu'il est « cette partie de notre chair que modèle et remodèle [...] la présence de nos semblables » (p. 90). Et Robinson écrit : « je n'existe qu'en m'évadant de moi-même vers autrui » (p. 129) ; comme tous le croient mort, il est relégué dans les limbes. Le roman montre que « mon » humanité n'est à moi qu'entretenue par d'autres.

**Deuxième référence.** Durkheim (cours) : la société « façonne » l'individu, « c'est la société qui produit l'individu », et il naît dans une société « déjà instituée ». Durkheim dit en sociologue ce que Tournier montre en romancier : mon humanité m'a été donnée par le groupe, et elle peut m'être reprise.

**Phrase choc.** Mon humanité est à moi comme ma station debout : tant que quelque chose la tient.

**Transition.** Perdre son humanité sur une île est un cas extrême. Mais on peut la perdre au milieu des hommes, et sans perdre aucun bien. C'est ce qui prouve qu'elle n'est pas une possession comme les autres. ### I.2 On peut garder ses bagages et perdre son humanité

**Thèse**

Mon humanité peut se perdre sans que je perde aucun bien : des hommes fortunés, entourés, ont tout gardé et ne sont plus personne.

**Explication.** Si mon humanité était une possession comme les autres, la perdre se verrait à un manque. Or on peut tout conserver, argent, titres, habitudes, et manquer de ce qui fait qu'on existe pour quelqu'un. La perte de « mon humanité » est une perte de densité, pas de biens.

**Corroboration.** Saint-Exupéry, *Lettre à un otage*, chapitre I. Les exilés d'Estoril, « revenants », rejouent leur ancienne vie au casino ; sur le paquebot, ces « plantes sans racines » exhibent leurs « débris d'identité » ; « Ils jouaient encore à être quelqu'un » ; « Ce n'est point d'argent qu'ils manquaient, mais de densité. » Personne n'a besoin d'eux. C'est l'expérience inverse de Robinson : tout est gardé, et l'humanité manque quand même.

**Deuxième référence.** Tolstoï, *La Mort d'Ivan Ilitch* (cours) : un magistrat qui a réussi, entouré d'une famille et de collègues, découvre en mourant qu'il n'a jamais vécu, et que personne ne le voit ; seul son serviteur Guérassime le traite en homme. Tolstoï ajoute à Saint-Exupéry qu'on peut perdre son humanité dans une vie réussie, sans s'en apercevoir, et ne la retrouver qu'à la fin.

**Phrase choc.** On peut garder ses bagages et perdre son humanité.

**Transition.** Mon humanité peut se perdre sans manque visible. Mais elle peut aussi m'être retirée par les autres : c'est la preuve qu'elle est un titre, et un titre se conteste. ### I.3 Mon humanité est un titre que les autres peuvent me contester

**Thèse**

Mon humanité n'est pas seulement un bien que je peux perdre ; c'est un statut que d'autres peuvent me refuser, et qu'il me faut parfois prouver.

**Explication.** Ce qui est possédé peut être contesté. Si mon humanité est un statut reconnu, elle dépend de ceux qui la reconnaissent. Un homme mis en cage découvre que sa qualité d'homme ne lui appartient pas comme son corps lui appartient : il doit la démontrer, et il découvre aussi qu'il aurait pu la perdre comme les autres.

**Corroboration.** Boulle, *La Planète des singes*, I, 17, II, 1 et III, 11. Ulysse, « un des rois de la création », promené en laisse pendant une parade, doit prouver son esprit par la géométrie, puis par la parole devant le congrès. Et devant Antelle devenu bête, il avoue : « j'aurais pu moi aussi, peut-être, tomber aussi bas ». « Mon » humanité est, dans le roman, un titre contesté, défendu, et reconnu comme fragile par celui qui le porte.

**Deuxième référence.** Tournier, *Vendredi*, chapitre VII, p. 147-148 : Vendredi reçoit un nom qui n'est « ni un nom de personne, ni un nom commun », et son humanité est décidée par un autre. Tournier ajoute la contre-épreuve : ce que Robinson fait à Vendredi, les singes le font à Ulysse.

**Phrase choc.** Mon humanité est une propriété que les autres peuvent me contester.

**Transition.** Entretenue de l'extérieur, perdue sans manque, contestée par d'autres : si « mon humanité » est une possession, c'est une possession bien étrange, qui n'est jamais tout à fait à moi. C'est que le possessif trompe, et il faut regarder comment.

## II. Mais le possessif trompe : ce qui est « mien » n'est pas « moi », et mon humanité passe par les autres

### II.1 Ce que j'appelle mien est justement ce qui n'est pas moi

**Thèse**

Il faut distinguer ce qui est à moi de ce que je suis. Mon corps, mes biens, ma réputation sont « miens », et aucun n'est moi. Si mon humanité est ce que je suis, le possessif est un contresens.

**À définir.** Le soi (ce que je suis) et ce qui est à soi (ce dont je me sers) : distinction de l'*Alcibiade* (128a-e).

**Explication.** Le possessif range son objet du côté des choses qu'on a. Je dis « mes chaussures », « ma maison », « mon corps ». Mais l'humanité n'est pas un bien de plus à côté des chaussures : elle est ce qui se sert de tout cela. Dire « mon humanité » comme on dit « ma maison », c'est la ranger parmi ce qui n'est pas moi.

**Corroboration.** Platon, *Alcibiade*, 128a-e et 131e. Socrate montre que prendre soin de ce qui est à soi (ses chaussures, ses bagues, son corps, sa richesse) n'est pas prendre soin de soi : « Ce n'est donc pas lorsque tu prends soin de ce qui t'appartient que tu prends soin de toi-même ? ». Et il promet à Alcibiade que, tandis que sa beauté passe, « toi, tu commences à fleurir ». Platon donne la distinction qui ruine le possessif du sujet : l'humanité est du côté de ce que je suis, non de ce que j'ai.

**Deuxième référence.** Saint-Exupéry, *Lettre à un otage*, chapitre III : à Tournus, les papiers d'identité, les étiquettes, ne disent rien des deux mariniers ; « C'est le contenu qui comptait. La pâte humaine. » Saint-Exupéry ajoute que ce qui porte mon nom (mes papiers, mon statut) est « mien » et n'est pas moi.

**Phrase choc.** Ce que j'appelle mien est justement ce qui n'est pas moi.

**Transition.** Si mon humanité n'est pas une chose que j'ai, est-elle au moins une chose que je suis seul ? Non : je ne la connais que dans les autres, et elle dépend d'eux. ### II.2 Mon humanité a

d'autres propriétaires que moi

**Thèse**

Mon humanité n'est pas à moi seul : je ne la connais que dans un autre, et elle dépend de la fragilité des autres autant que de la mienne.

**Explication.** Je ne me vois pas directement ; je me vois dans le regard d'un autre. « Mon » humanité est donc vue par autrui avant d'être possédée par moi. Et si la fragilité des autres me menace dans ce que j'ai de plus propre, mon humanité est tenue à plusieurs. Le possessif singulier cache un pluriel.

**Corroboration.** Platon, *Alcibiade*, 133a-b : « Si donc l'œil veut se voir lui-même, il faut qu'il regarde un autre œil ». Saint-Exupéry, *Lettre à un otage*, chapitres II et VI : « Je me découvre menacé dans mon essence par leur fragilité » ; « Si je diffère de toi, loin de te léser, je t'augmente. » Les deux textes montrent que ce que j'ai de plus propre, mon essence, mon humanité, passe par les autres et se trouve en eux.

**Deuxième référence.** Tournier, *Vendredi*, chapitre VIII, p. 181 : Robinson se découvre dans l'œil de Vendredi, où « La pupille palpite ». Tournier ajoute l'image : mon humanité, je la lis dans un regard qui n'est pas le mien.

**Phrase choc.** Mon humanité a d'autres propriétaires que moi.

**Transition.** Les autres me donnent mon humanité et me la renvoient. Mais il y a plus : ce que je tiens pour le plus intime, ma conscience morale, est aussi fabriqué du dehors. Le possessif se défait de l'intérieur. ### II.3 Ce que je crois le plus mien est ce que mon époque a mis en moi

**Thèse**

Même ma conscience morale, ce que je tiens pour le plus intime, est fabriquée du dehors : mon humanité est traversée par un inconscient que j'ignore et par les règles de mon temps.

**Explication.** Le possessif suppose un moi transparent, maître de ce qu'il possède. Mais le moi n'est qu'une façade ; ce qui en moi juge, interdit, exige, vient d'une histoire collective. « Mon » humanité est, pour une large part, l'humanité de mon époque installée en moi, sans que je m'en sois aperçu.

**Corroboration.** Freud, *Malaise dans la civilisation*, I, § 5, VII, § 3 et VIII, § 8. Le Moi n'est que la « façade » d'un soi qu'il ignore ; le Surmoi est comme une garnison dans une ville conquise ; et le Surmoi de chaque individu coïncide avec celui de son époque, formé autour de grands hommes et de commandements collectifs. Freud dissout le possessif de l'intérieur : ce que je crois mien est une occupation.

**Deuxième référence.** Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien* (1951, cours) : l'empereur, faisant le bilan de sa vie, découvre que même l'auteur de ses actes reste obscur à lui-même, « l'opacité de soi à soi ». Yourcenar ajoute à Freud que le possessif échoue même chez le plus puissant des hommes : Hadrien ne possède pas plus son humanité que ses sujets.

**Phrase choc.** Ce que je crois le plus mien est ce que mon époque a mis en moi.

**Transition.** Si le possessif ne dit ni une chose que j'ai, ni un bien que je tiens seul, ni un moi transparent, il reste à comprendre ce qu'il dit vraiment : non une propriété, mais ce qui m'est confié.

## III. « Mon humanité » est une tâche et une responsabilité : ce qui m'est confié, non ce que je possède

### III.1 Mon humanité n'est pas mon bien, c'est mon chantier

**Thèse**

Mon humanité n'est pas un bien mais un chantier : l'excellence qui fait un homme s'acquiert par le soin de soi, et à temps.

**À définir.** Le soin de soi (Platon) : s'exercer, s'instruire, rendre son âme meilleure ; à distinguer du soin de ce qui est à soi.

**Explication.** Une fois le possessif corrigé, il faut le réinterpréter : « mon » humanité est ce dont j'ai la charge. Elle m'est donnée comme capacité et se construit comme excellence, et cette construction a un calendrier : on ne commence pas n'importe quand.

**Corroboration.** Platon, *Alcibiade*, 127e et 128e. « Si tu t'étais aperçu de ton état à l'âge de cinquante ans, tu aurais de la peine à prendre soin de toi-même » ; « par quel art on s'améliore soi-même, pourrions-nous le savoir, si nous ignorions ce que nous sommes nous-mêmes ? » Le dialogue transforme la question « qu'ai-je ? » en « que dois-je faire de ce que je suis ? ».

**Deuxième référence.** Tournier, *Vendredi*, chapitre V, p. 116 : « Remplacer du donné par du construit, problème général, problème humain par excellence. » Tournier ajoute la formule du chantier : mon humanité est ce que je construis à partir de ce qui m'est donné.

**Phrase choc.** Mon humanité n'est pas mon bien, c'est mon chantier.

**Transition.** Un chantier a une direction. La direction de mon humanité, le corpus la montre dans un personnage : celui qui passe de son bonheur privé à ce qu'il doit aux autres. ### III.2 Mon humanité commence quand mon bonheur cesse de me suffire

**Thèse**

Mon humanité est un trajet qui me fait passer de ce qui est à moi à ce qui est à tous ; elle commence quand je découvre que je ne peux pas être heureux seul.

**Explication.** Le possessif, pris comme responsabilité, raconte une histoire : celle d'un homme qui tenait à son bonheur privé et qui découvre qu'il ne peut pas être heureux seul. Il ne renonce pas à son bonheur, il le déplace. Et c'est ce déplacement qu'on appelle son humanité.

**Corroboration.** Camus, *La Peste*, II, 2 et IV, 2. Rambert, journaliste parisien bloqué à Oran, n'est « pas d'ici » et veut rejoindre la femme qu'il aime ; il soutient d'abord que « le bien public est fait du bonheur de chacun ». Puis, le soir où il pourrait enfin s'enfuir, il reste : « il peut y avoir de la honte à être heureux tout seul », et il se dit « d'ici ». Rieux ne condamne jamais son bonheur. Le roman fait de « mon humanité » un trajet et non un état, sans sacrifier l'individu.

**Deuxième référence.** Saint-Exupéry, *Lettre à un otage*, chapitre I : « Nous nous découvrons vite des amis qui nous aident. Nous méritons lentement ceux qui exigent d'être aidés. » Saint-Exupéry ajoute que mon humanité se gagne en répondant à ce qu'on exige de moi, pas en jouissant de ce qu'on me donne.

**Phrase choc.** Mon humanité commence quand mon bonheur cesse de me suffire.

**Transition.** Si mon humanité se gagne en répondant aux autres, le possessif a trouvé son vrai sens : non ce que je détiens, mais ce dont je réponds. Il reste à le dire jusqu'au bout. ### III.3 Mon humanité, c'est ce dont je réponds

**Thèse**

« Mon humanité », c'est ce dont je réponds : non ce que je détiens, mais ce que je dois aux autres, et ce que je leur transmets.

**Explication.** La responsabilité est la bonne lecture du possessif : « ma » faute, « ma » dette, « mon »

devoir ne désignent pas des propriétés mais des obligations. Mon humanité est de cet ordre : je la tiens d'autres, je la dois à d'autres, et je la transmets. Elle n'est à moi que comme une charge, et cette charge a une limite : on ne peut répondre que de ce qu'on peut.

**Corroboration.** Saint-Exupéry, *Lettre à un otage*, chapitre VI : la lettre s'achève sur « Vous êtes les saints », adressé aux « quarante millions d'otages » restés en France ; les Français du dehors ne fondent pas la France, ils la servent. Boulle, *La Planète des singes*, III, 9 : Ulysse, par son fils, a « rallumé le feu sacré » ; son humanité devient celle qu'il transmet. Les deux textes font de l'humanité une dette et une transmission, non une possession.

**Deuxième référence.** Freud, *Malaise*, VIII, § 10 : une éthique lucide, qui sache ce qu'elle exige, au lieu d'« édicter une loi » sans « se demander s'il est possible à l'homme de la suivre ». Wolff (cours) ajoute que la question « que dois-je faire ? » dépend de « que puis-je savoir ? » : répondre de son humanité, c'est d'abord savoir ce qu'on en a reçu.

**Phrase choc.** Mon humanité, c'est ce dont je réponds, pas ce que je détiens.

## Objection anticipée

Si mon humanité est faite par mon époque et par les autres (Freud, Durkheim), comment en être responsable ? Durkheim (cours) pose lui-même la question : « quel libre arbitre lui reste-t-il ? ». Réponse : Weber (cours) rappelle que l'individu donne un sens à ses actes, même déterminés ; et Freud réclame une éthique qui connaisse ce qu'elle exige. Être responsable de son humanité, ce n'est pas l'avoir fabriquée seul, c'est savoir ce qu'on en a reçu et décider ce qu'on en fait. Rambert n'a pas choisi la peste ; il a choisi de rester.

---

Sources : Colle Arthur (recueil, sujet 12), notion (avec possessif).